This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

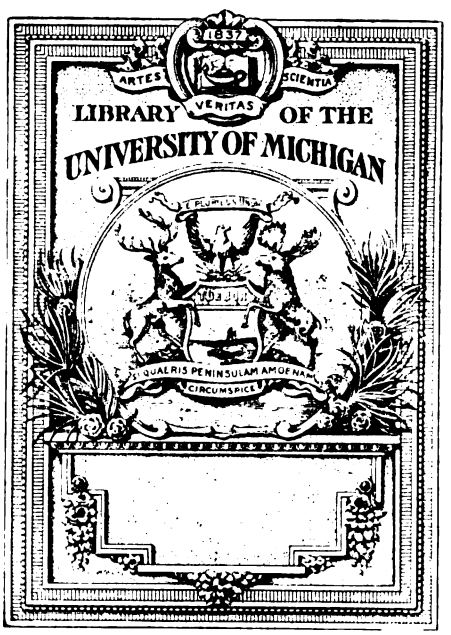
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Sul
P/6.

SÉRIE-THÉATRE. — N° 14. N° 23. — 2 AOUT 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN 4 ACTES, EN VERS

par

ALFRED POIZAT

Copyright by Alfred Poizat, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies..... 40 francs — Étranger..... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

MAISON ORLHAC

A. ORLHAC-PRADIER, Sr
57-59, Rue de Châteaudun, Paris
Place de la Trinité

BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE
contenant 12 années de petite "*Illustration*"

CABINETS DE TRAVAIL
de tous Styles

Noyer ciré 44 fr.

Envoi franco du Catalogue aux lecteurs de *L'Illustration*

CHEVEUX
embellis,
conservés, sauvés
par le
MERVEILLEUX
Pétrole HAHN
EN VENTE dans le Monde entier.
Gros : F. VIBERT, Lyon.

Automobilistes!

OMNIA est la plus belle et pourtant la moins chère de toutes les revues d'automobile. Elle paraît tous les samedis.

Le prix de l'abonnement est de **18f** par an en France (à l'Etranger 25 fr).

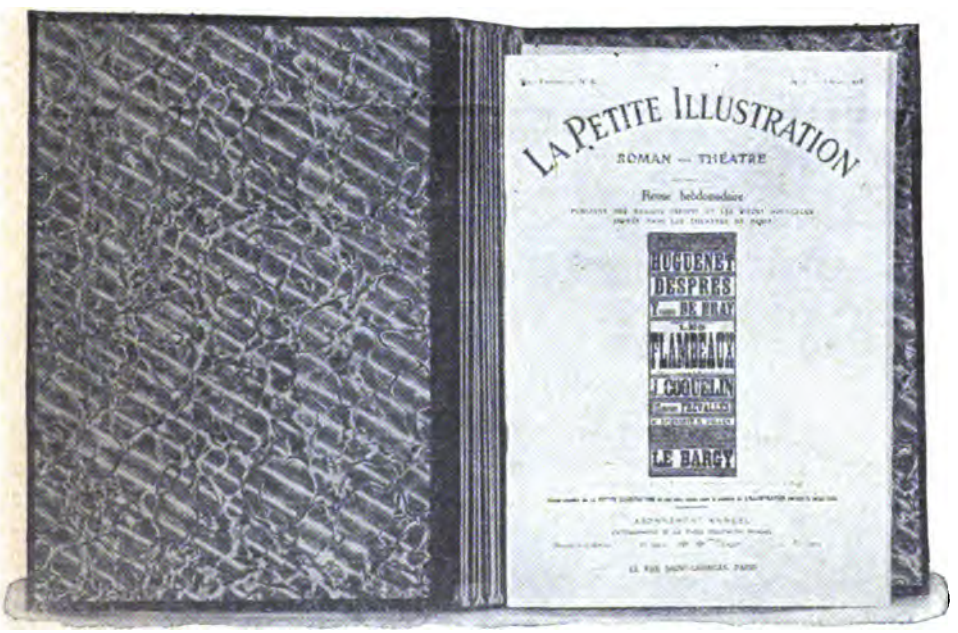
Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration d'OMNIA, 34, Rue Pergolèse, PARIS.

Que la LUMIÈRE soit et LA DYNAMAGNETO fut

Éclairage électrique des Automobiles
LA DYNAMAGNÉTO (licence de Mey)
8, Rue de Cormeille, Paris-Levallois - *Téléph.* **W. 62-40**

CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION



PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)
EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES, EN VERS

par

ALFRED POÏZAT

représentée par la Comédie-Française au Théâtre Antique d'Orange.

A MADAME BARTET,
JE DÉDIE CETTE SOPHONISBE,
RÊVÉE ET COMPOSÉE POUR ELLE ET QU'ELLE A ANIMÉE
D'UNE VIE SI PURE
A. P.

M. ALFRED POIZAT
Phot. Félix.

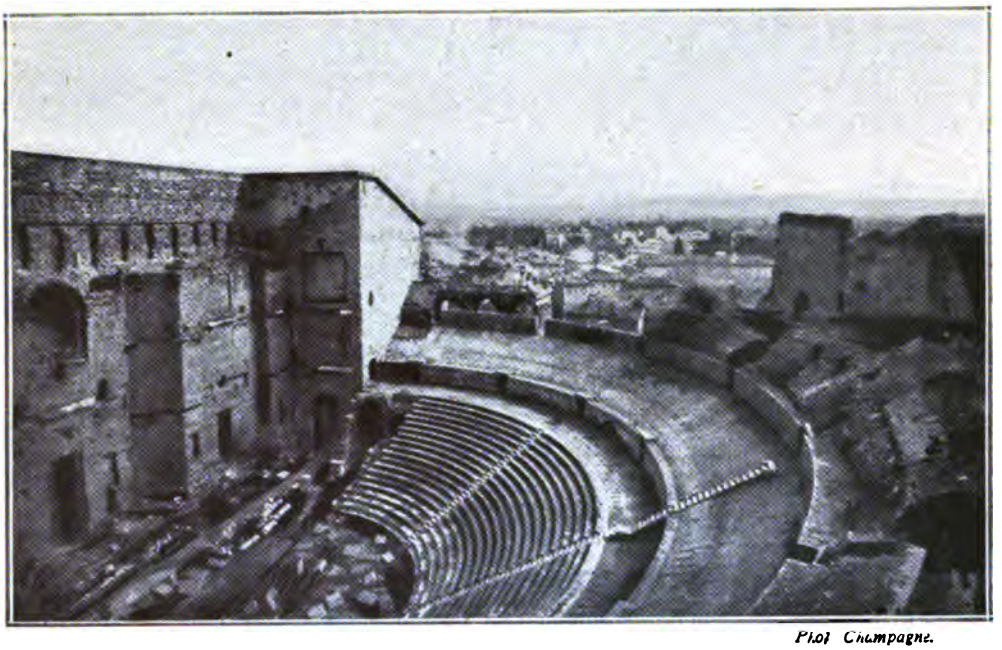
PERSONNAGES

Syphax	MM. MOUNET-SULLY.	*Sophonisbe*	Mmes BARTET.
Massinissa	ALBERT LAMBERT.	*La Nourrice*	JEANNE EVEN.
Scipion	RAPHAEL DUFLOS.	*Une Choreute*	JEANNE RÉMY.
Narbal	RAVET.		
Lélius	GERBAULT.	*1er Messager*	M. FALCONNIER.
		2e Messager	M. GARAY.

MISE EN SCÈNE DE M. MOUNET-SULLY

La scène se passe en un palais, au sommet de Cirta (actuellement Constantine), pendant la seconde guerre punique.

Copyright by Alfred Poizat, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.



Phot Champagne.

Le Théâtre Antique d'Orange.

SOPHONISBE

ACTE PREMIER

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE

Au lever du rideau, Sophonisbe est étendue sur une sorte de divan. C'est le petit jour. On entend des bruits de bélier. Arrive la nourrice.

SOPHONISBE

Parle-moi de mon fils. Nourrice, a-t-il dormi?
Les clameurs qu'on poussait dans le camp ennemi
N'ont-elles point troublé sa pauvre petite âme?

LA NOURRICE

L'enfant paisiblement repose. Mais, madame,
Vous avez à pleurer passé toute la nuit.
La torchère mourante à peine encore luit.
Quel farouche plaisir trouvez-vous à ces larmes?

SOPHONISBE

Ne sait-on rien ici sur le sort de nos armes?

LA NOURRICE

Je crois que des soldats sont déjà revenus.
Ils sont rentrés par la poterne.

SOPHONISBE

Ils sont vaincus?

LA NOURRICE

Non. Je ne pense pas la campagne finie.
Et, pour venir à bout de la Mauritanie,
De votre époux, habile autant qu'il est puissant,
Il faudra quelques jours aux Romains et du sang,
De longues marches dans le désert et le sable,
Avant d'abattre le Numide insaisissable.
On l'attaque, il est loin; on le chasse, il vous suit.

SOPHONISBE

Oui, mais Massinissa lui-même les conduit:
Numide, il connaît bien des ruses qu'il pratique.

LA NOURRICE

Carthage, que de maux cause ta politique!
Je sens bien que Syphax ne se bat qu'à regret,
Que s'entendre avec Rome est son rêve secret.
S'il ne redoutait pas vos reproches, je gage
Que Syphax aurait vite abandonné Carthage.
De sa parole il est prodigue et négligent,
Le respect des traités pèse à son cœur changeant;
Et, pour être plus sûr d'en agir à sa tête,
Il est capable d'arranger une défaite.

SOPHONISBE

Assez, nourrice. Il est mon époux, il est roi.
Quoiqu'on m'ait mariée à Syphax, malgré moi,
Je ne souffrirai pas que ta bouche l'accuse.
A quoi lui servirait cette stupide ruse?
A se faire enfermer, sans espoir, dans Cirta?
Mais, pour représenter Carthage, je suis là!
Je veille sur la place. Avant que de la rendre,
Il faudra me prouver encor qu'on peut la prendre.
Or, sur ses rocs, au pied desquels grondent les eaux,
La solide Cirta brave tous les assauts.

Nourrice, ce n'est point là ce qui me tourmente;
Crois-en la prescience intime d'une amante:
Si j'ai peur de quelqu'un, ce n'est pas des Romains.
Leur tactique échouerait ici; ce que je crains,
C'est que Massinissa, pour servir ses vengeances,
Jusque dans notre camp n'ait des intelligences.

LA NOURRICE

Syphax vous tirera bientôt de ce souci.
Je l'aperçois venir..

Arrive Syphax, sombre et dissimulé.

Scène II

SOPHONISBE, SYPHAX

SOPHONISBE

Ah! Seigneur! vous voici!
Vous revenez du camp? Eh bien, quelles nouvelles?

SYPHAX

Mon armée est vaincue.

SOPHONISBE

Ah! fortune cruelle!

SYPHAX

Je rentre en fugitif et de tout mon Etat
Il ne me reste plus à présent que Cirta.

SOPHONISBE

Eh bien, dans ses remparts, succombons avec gloire!

SYPHAX

C'est ce que l'ennemi maintenant semble croire
Puisque, victorieux et nous serrant de près,
Il ne dédaigne pas de nous offrir la paix.

SOPHONISBE

Vous la repousserez.

SYPHAX

Je l'accepte, au contraire,
Trop heureux d'un traité, que je n'espérais guère.

SOPHONISBE

Et vous vous fiez sur la bonté des Romains?

SYPHAX

C'est la seconde fois qu'ils me tendent les mains.

SOPHONISBE

Pour que vous y mettiez l'empire ou votre tête!

SYPHAX

Ils savent trop comment la victoire s'achète
Et veulent, par ce geste où leur chef condescend,
Eviter une vaine effusion de sang.

SOPHONISBE

Est-ce de votre sang qu'ils seraient économes?

SYPHAX

Non, pas de notre sang, mais du sang de leurs hommes.
Ils savent, et cela peut les apitoyer,
Que celui qui défend sa ville et son foyer
A l'agresseur souvent peut être redoutable.

SOPHONISBE

Lorsque Scipion vint s'asseoir à votre table,
Votre neutralité ne lui suffisait pas.
Il réclamait encor des vivres, des soldats.
Mais, s'il portait alors si haut ses exigences,
S'il vous traitait, vous, roi, chef de pays immenses,
Moins comme un allié que comme un lieutenant,
Que ne va-t-il point vous demander maintenant?
Le sang de vos soldats coulera tout de même,
Mais contre ma patrie et contre ceux que j'aime,
Et vous apporterez peut-être, en triomphant,
La tête de mon père, un jour, à mon enfant!

SYPHAX

Je ne puis pourtant pas me perdre pour les vôtres!

SOPHONISBE

Pour garder votre Etat, vous ferez comme d'autres.
Sous le nom d'alliés, vous deviendrez sujets.

SYPHAX

Je ne vous ai pas dit encor tous mes projets.
Je ne suis pas, pour rien, fils de races nomades.
L'amitié d'un Numide est pleine d'embuscades.

SOPHONISBE

De mieux en mieux, Syphax! Si je vous entends bien,
Promesses ni serments ne vous coûteraient rien.
C'est cela, n'est-ce pas, que vous me vouliez dire?
Et vous êtes tout prêt, pour garder votre empire,
A trahir ma patrie et Rome tour à tour.
Ecoutez-moi, Syphax. A défaut de l'amour,
J'avais du moins, pour vous, une profonde estime,
Je croyais votre cœur loyal et magnanime.
Ne brisez pas, je vous en supplie, à genoux,
L'unique sentiment qui m'attachât à vous!

SYPHAX

Ah! vous ne m'aimez pas, vous l'avouez vous-même!
Et vous me demandez mon sang, mon diadème!
Et vous voulez régler mes actes? de quel droit?

SOPHONISBE

J'avais votre parole et vous êtes un roi!
Je fus, par un traité, mise en votre puissance.
Lorsque, pour prix de votre éternelle alliance,
Mon père et le Sénat me livrèrent à vous,
J'obéis, j'étouffai des sentiments plus doux,
Je n'ai pas murmuré, je vous cachai mes larmes.
J'ai payé de mon cœur le succès de vos armes.
Epouse dévouée et sûre, constamment
J'ai fait des vœux pour vous et contre mon amant,
Tremblante que ce feu mal éteint ne renaisse.
Et vous qui m'avez pris ma vie et ma jeunesse,
Je vous verrais passer au parti du vainqueur!
Hélas! je me disais, pour consoler mon cœur,
Encor meurtri d'avoir fait un rêve inutile,
Que je me dévouais au salut de ma ville.
Et nous y retournions, en nous ressouvenant.
Que faudra-t-il lui dire, à mon cœur, maintenant?

SYPHAX

Mais, puisque votre cœur n'est pas mien sans partage
J'estime en être quitte avec vous et Carthage.

SOPHONISBE

De tous mes sentiments, ai-je rien déguisé?
Cela vous le saviez, quand je vous épousai!

SYPHAX

D'un chimérique espoir, je me berçais moi-même.
On n'est plus responsable, hélas! lorsque l'on aime.
De ma démence vous avez tous abusé,
Vous m'avez pris au piège et vous m'avez brisé,
Volé, trompé. Dans mon royaume et dans mon âme,
Je ne vois que ruine, à cause d'une femme.

SOPHONISBE

Renier sa parole, est-ce digne d'un roi?

267915

SYPHAX

Les lions de l'Atlas engagent-ils leur foi,
Et moi, ne suis-je pas de leur race sauvage?

SOPHONISBE

Pauvre Massinissa, le Sénat de Carthage
T'a donc sacrifié pour cet homme?

SYPHAX

Quel nom
Avez-vous prononcé? J'ai mal entendu. Non!
Massinissa n'est pas celui que votre bouche
A nommé? Vous gardez un silence farouche?
Il est dit que partout je le rencontrerai,
Ce traître à son pays, ce rival abhorré,
Ce digne compagnon des enfants de la Louve.
Jusque dans votre cœur à présent je le trouve!
O rage! j'ai tout fait pour vous et mon paiement
C'est que mon ennemi mortel est votre amant!

SOPHONISBE

Pour des propos jaloux, Syphax, l'heure est trop grave.

SYPHAX

Et pourtant c'est l'heure où votre bouche me brave!
Vous ne m'aimez pas et vous avez attendu
Le moment où, pour moi, tout vous semble perdu
Pour m'en faire l'aveu cyniquement tranquille.
J'ai tout sacrifié pour vous, pour votre ville,
Vous en aimez un autre et vous ne m'aimez pas.
Vous me poussez par vos reproches au trépas.
Soyez donc satisfaite, ô trop belle homicide!
Votre fureur enfin me gagne et me décide,
Je cours me battre, et si le sort frappe ses coups
Sur un autre que moi, n'en accusez que vous.

SOPHONISBE

Cet odieux transport, seigneur, me déconcerte.
Où donc avez-vous pris que je veux votre perte?
J'ai cru sincèrement qu'on pouvait prolonger,
Plus de six mois encor, la lutte sans danger.
Mais, s'il y va du sort de l'Etat, de vous-même,
Me détourne le ciel de cette rage extrême!
On vous offre la paix, il vous faut l'accepter.

SYPHAX

Tu me conseilles donc à présent de traiter?
C'est qu'il ne s'agit pas seulement de ma vie,
Et tu préférerais qu'elle me soit ravie.
Va! je vois à présent où le bât te blessa,
Ce qui t'occupe ici, c'est ton Massinissa.
Je te comprends. Tu veux qu'il vive et que je meure,
Je te vais apporter sa tête, tout à l'heure.

SOPHONISBE

Pourquoi m'insultez-vous ainsi? Qu'ai-je donc fait?
Je ne vous aimais pas, je l'ai dit en effet.
Mais était-ce bien là ma réelle pensée?
Certes, à celui dont j'étais la fiancée,
Mon cœur ne s'arracha pas sans quelque douleur.
Il s'y mêlait le souvenir d'un temps meilleur,
Le regret de ma ville et du toit de famille.
Comme de blanches nefs, mes yeux de jeune fille
Voyaient alors venir mes rêves en chantant.
Je ne vous fus jamais infidèle pourtant.
C'est la première fois qu'à mes lèvres remonte
Ce souvenir d'amour, que j'évoque à ma honte,
Qui dormirait, sans doute, encor dans le passé,
Sans ce triste entretien, qui me l'a retracé,
Et qui rouvre en nos cœurs une double blessure.
Je ne vous aime pas, ai-je dit. Suis-je sûre,
En vous parlant ainsi, de ne point me tromper.
Et l'obscure habitude a pu développer
En moi plus d'une forte et profonde racine.
Comme un lierre, enlaçant une tour en ruine,
Les sentiments, nés d'elle, ont pu couvrir l'amour.
Le fils, que j'ai de vous, de ses bras, chaque jour,
Réunit un peu plus notre malheureux couple,
Et tend, entre nous deux, leur attache si souple
Et si forte à la fois, que mon cœur attendri
Ne sait plus distinguer le père du mari.
Et trouvant en mon fils plus d'un trait de vous-même,
Ne peut haïr en vous tout ce qu'ailleurs il aime!

SYPHAX

Sophonisbe, combien vous me faites de mal!
Oui, je le sais, je suis grossier, souvent brutal.
Contre toutes les lois, mon instinct se rebelle,
Mais je vous trouve si désirable et si belle,
Que me connaissant vieux, à vous plaire impuissant,
La colère et l'amour m'empoisonnent le sang.
Je vous menace, puis je pleure et je supplie,
Je vais et je reviens, honteux de ma folie,
Changeant, lâche, cruel, astucieux, jaloux,
Sans pouvoir me résoudre à renoncer à vous.
Je n'ai souci de mes serments, ni de Carthage,
Je suis votre captif, votre époux, votre ôtage,
J'ignore le scrupule et je ris du remords,
Pourtant, vous n'avez qu'à me tirer sur le mors
Pour me faire écumer de sang rouge et de bave.
Que vos chères mains sont dures à votre esclave,
Sophonisbe! Voyez Syphax à vos genoux.
Soyez compatissante. Aimez-moi. Voulez-vous?
Vous ne répondez pas et ce triste silence
Me dit éloquemment ce qu'il faut que je pense.
Je n'ai plus rien à faire ici dorénavant.
Adieu! Ne craignez plus de me revoir vivant.

SOPHONISBE

Ne partez point, si la victoire est incertaine.

SYPHAX

Jouissez de ma mort qui brise votre chaîne!

SOPHONISBE

Sans vous, que deviendrai-je?

SYPHAX

Oubliez un vieillard!

SOPHONISBE

Sauvez-vous du trépas!

SYPHAX

Qu'il vienne sans retard!

Syphax sort précipitamment.

Scène III

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Sur ma bouche mon cœur, hélas! n'a plus d'empire.
Il part combattre, et moi je n'ai rien su lui dire
Que ces mots trop amers qui l'ont désespéré.

LA NOURRICE

Maîtresse, votre esprit peut être rassuré.
Tumultueux dans ses paroles, le Numide
Ne perd jamais l'instinct de ruse qui le guide.
Sans frein, passionné comme un fils du désert,
S'il cède à sa fureur, c'est qu'au fond il s'en sert.
Vous avez, à propos, fouetté sa colère.
Ce vaincu deviendra conquérant pour vous plaire.

SOPHONISBE

Que tu me connais mal, nourrice, si tu crois
Que tous ces mouvements des peuples et des rois
Agitent de frissons ambitieux mon âme!
Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme
Par le sort égarée au milieu d'une cour
Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd!
Aimante, toujours triste, impuissante à la haine,
Tu vois si je suis peu faite pour être reine.

LA NOURRICE

Vous régnez par la grâce exquise et la douceur.
Les pauvres gens d'ici voient en vous une sœur.

SOPHONISBE

Tous les malheureux sont de la même famille.
En vain, autour de moi, l'éclat d'un trône brille,
Ma tristesse me fait la plus pauvre d'entre eux.

LA NOURRICE

Aux jours mauvais succéderont des jours heureux.

SOPHONISBE

Et quel bonheur encor pourrais-je me promettre?
De sa pensée, au moins, l'esclave reste maître.
Moi, rien ne m'appartient dans mon cœur. J'ai cessé,
Depuis longtemps déjà, d'évoquer le passé,
Car, je le sens, de la terrasse, ma jeunesse
Me fait des signes, pour que je la reconnaisse,
Je sais qu'elle est vivante et guette mon retour.
Si le luth, qu'elle tient, chantait, tout mon amour
Se dresserait au son de ses cordes magiques,
Le jeune cavalier franchirait les portiques
Et, près de moi, viendrait s'asseoir comme autrefois;
Jeune, mélancolique et fier, ce fils de rois
M'adresse maintenant les plus amers reproches,
Mais ces choses, tantôt lointaines, tantôt proches,
Qui m'emplissent pourtant de trouble et de douceur,
Me semblent s'adresser à quelque jeune sœur
Dont l'âme, étrangement, dans sa forme ancienne,
En des temps plus heureux, hélas! était la mienne.
Mais, que dis-je? Ciel! où s'égare ma raison?
J'ai besoin d'oublier ma ville et ma maison.
Du mal du souvenir je ne suis pas guérie.
Tu vois jusqu'où m'emporte enfin la rêverie,
Puisque infidèle au joug, où le sort la plaça,
L'épouse de Syphax pleure Massinissa!

LA NOURRICE

Quoi! Madame. Ce traître à la cause africaine?

SOPHONISBE

Il ne mérite ni ton mépris ni ta haine.
Carthage n'avait pas d'ami plus dévoué.
Hélas! il s'est senti négligé, bafoué,
Traité comme un parent pauvre, dont on a honte,
Comme un proscrit, auquel on ne doit pas de compte,
Pour qui l'on peut manquer à la foi du serment
Et dont on peut briser le cœur impunément.
Lui, dès l'adolescence, entré dans notre armée,
Ah! s'il nous a trahis, c'est qu'il m'a trop aimée!
Te souvient-il de lui? Malgré moi, bien souvent,
Je crois l'entendre encor chevaucher dans le vent,
Qui féconde, dit-on, ses rapides cavales.
Le bruit de leurs sabots me vient par intervalles.
Puis, sur l'écran du ciel, c'est d'abord, au midi,
Une mobile petite ombre qui grandit,
Si légère, qu'on la croirait aérienne,
Et qui tromperait une autre âme que la mienne;
Mais, tout de suite, moi, je l'ai bien reconnu.
Vite, ouvrez! car celui que j'aime est revenu.
De sel marin son vêtement est tout humide.
Entrez chez votre dame, ô beau prince Numide.
Votre royaume, maintenant, c'est notre amour,
Vous ne le perdrez point!... Il le perdit un jour.
Mon humble cœur était sa dernière richesse,
Hélas! on le priva même de ma tendresse.
Oubliant, près de moi, ses biens et son pays,
C'était le pauvre, heureux de sa seule brebis;
Et le riche envieux est venu la lui prendre,
Mon père et le Sénat n'ont pas craint de me vendre.
Tu sais le reste. Enfin, que te dire de plus?
Syphax vint à Carthage, il me vit, je lui plus.
Mon amant n'était rien, en face de cet homme,
Qu'il s'agissait alors de détacher de Rome;
Sous un prétexte adroit on le fit s'éloigner,
Et moi, pendant ce temps, on m'envoya régner,
Esclave couronnée et reine dérisoire.
Quant à Massinissa, tu connais son histoire,
Tu sais ce qu'il a fait et comme il s'est vengé.
C'est lui qui, dans Cirta, tient Syphax assiégé,
Montrant le peu que pèse, en face du génie,
Le formidable roi de la Mauritanie.
Il est là. Dans le mur, chaque coup de bélier
Sonne, en mon cœur, comme un reproche familier.
Je cherche, dans les bruits que la brise m'apporte,
A trouver quelque écho de sa tendresse morte,
Et, parfois, dans mon trouble, oubliant mon devoir,
Sentant qu'il est si près, je voudrais le revoir.

Arrive un messager.

Scène IV

LES MÊMES, UN MESSAGER, LE CHŒUR

LE MESSAGER

Femmes!

LE CHŒUR

Un messager arrive, hors d'haleine.

SOPHONISBE

Un messager, grands dieux!

LE MESSAGER

Où se trouve la reine?

SOPHONISBE

C'est moi. Que me veux-tu? Que viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER

Un grand événement qui vient de se passer.

SOPHONISBE

Est-ce le roi Syphax, mon époux, qui t'envoie?

LE MESSAGER

Non. Syphax ne peut plus vous donner cette joie.

SOPHONISBE

Où se trouve-t-il donc, à présent?

LE MESSAGER

Chez les Morts!

SOPHONISBE

Ciel! Qu'entends-je?

LE MESSAGER

Le roi n'est plus.

SOPHONISBE

O remords!
C'est moi qui l'ai tué!

LA NOURRICE

C'est impossible, ô reine!
Cet homme s'est trompé. Le roi nous quitte à peine.

LE MESSAGER

Le malheur vint avec tant de rapidité,
Que cela peut paraître un rêve, en vérité.
Lorsque le roi sortit, je veillais près des portes:
Il regardait, d'en haut, manœuvrer les cohortes.
Tout à coup, dans ses yeux, un grand éclair passa,
Il avait reconnu le roi Massinissa.
Je ne sais quelle rage, à cet aspect, l'enflamme,
Il tire son épée, en inspecte la lame,
Puis, d'un élan terrible, il bondit sur le pont.
Nos soldats effarés, sans savoir ce qu'ils font,
Se précipitent, en grand désordre, à sa suite.
Je cours. Quelques Romains, d'abord, prennent la fuite,
Puis, se ressaisissant, font cercle autour de lui.
Il en abat plusieurs. Son glaive, qui reluit
Ainsi que la clarté de son casque de cuivre,
Encore un peu de temps, nous permet de le suivre,
Mais les rangs épaissis l'obligent à l'arrêt,
Il se débat longtemps, puis plonge et disparaît,
Comme un nageur sans force au sein de l'eau profonde.
Nous, pour le secourir, sommes trop peu de monde,
Et même nous serions enveloppés bientôt
Sans les renforts soudains qui nous viennent d'en haut.
Malgré tout, l'ennemi nous force à la retraite.
Il nous suit pied à pied, nous refoule et s'apprête
A s'emparer du pont, que nul n'ose couper.
Je réussis enfin, pourtant, à m'échapper
Pour venir vous porter la nouvelle effrayante.
Reine, Syphax n'est plus et vous voilà régente.
Venez donc sur nos murs vous montrer aux soldats.
Mais quel tumulte affreux éclate par là-bas?

Des femmes échevelées se précipitent sur la scène.

Scène V

LES MÊMES, UN NOUVEAU MESSAGER

LE NOUVEAU MESSAGER

Fuyez, femmes, fuyez ou bien vous êtes mortes!
Car déjà l'ennemi vient de forcer les portes
Que n'ont pas pu fermer les derniers combattants.
Fuyez, fuyez, hélas! s'il en est encor temps!

SOPHONISBE

Fuir?... Où voulez-vous fuir? Devant tant de ruines,
Nous n'avons de recours qu'aux puissances divines!

Sophonisbe se jette au pied de la statue tutélaire du dieu de Cirta et toutes les femmes agenouillées l'entourent.

RIDEAU

ACTE II

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Non, non, n'insiste pas, je ne puis le revoir.

LA NOURRICE

Il le faut cependant, car c'est votre devoir.
Nos jours, nos libertés dépendent de cet homme.
Vous pouvez tout sur lui, comme il peut tout sur Rome,
Refuserez-vous donc enfin de nous sauver?

SOPHONISBE

Comment, hélas! veux-tu que j'aille le trouver,
Quand mon époux est mort par sa faute et la mienne?
De quel sujet faut-il qu'ici je l'entretienne?
Et sur quels arguments compter pour l'émouvoir?
Nourrice, à ton avis, puis-je lui laisser voir,
Par une indignité honteuse, que je l'aime?

LA NOURRICE

Et pourtant, vous l'aimez!

SOPHONISBE

Eh! le sais-je moi-même?
Dans le trouble où je suis, sais-je ce que je veux?
Que si je t'en ai fait de coupables aveux,
J'en réprouve, à présent, l'odieuse folie.
Je ne puis plus l'aimer, il faut que je l'oublie.
Si, tout à coup, il paraissait, farouche et beau,
Si ses yeux, allumés comme un double flambeau,
Répandaient en mon cœur le feu dont je fus ivre,
Le passé, malgré moi, soudain, pourrait revivre.
Et qui sait, dans l'affreux vertige, si mes sens
Emportant ma raison et mes nerfs impuissants,
Désemparés déjà par l'horrible tourmente,
N'iraient pas me jeter vers lui, comme une amante?

LA NOURRICE

Et quand cela serait, quel mal y verriez-vous?
De la captivité vous nous sauveriez tous.
Quel devoir vous retient? N'êtes-vous donc pas veuve?
Repousser le salut, qui s'offre, serait preuve
Et de légèreté criminelle et d'orgueil.
N'allez-vous donc penser qu'à votre propre deuil,
Quand, de tous les côtés, l'infortune nous presse!
Il n'est plus un moment à perdre: pleurs, caresse,
Supplications, tout, il faut tout employer
Pour ressaisir son cœur et pour l'apitoyer.
Faut-il qu'en ce moment, reine, je vous rappelle
Le triomphe, que suit la prison éternelle!
Le triomphe! évoquez l'horrible vision
De cette marche à pied derrière Scipion,
Evoquez cette foule ignoble, qui se presse,
Avide de jouir mieux de votre détresse;
Votre fils, de vos bras à tout jamais ravi,
Heureux encor, s'il meurt assez tôt, car s'il vit
Ce sera pour traîner un lourd poids de misère,
Personne ne pourra lui parler de sa mère,
En gardera-t-il même un souvenir obscur?
Reine, il est si petit, son sort sera si dur!
Dans un âge si tendre, on oublie assez vite,
Et vous ignorerez en quels lieux il habite.
Tout ce que vous saurez sur le pauvre orphelin,
C'est qu'il souffre, c'est qu'il a froid, c'est qu'il a faim.
C'est qu'il sert quelque part un fier et rude maître,
Qui le laisse sans pain et le frappe peut-être.
N'aurez-vous pas pitié de lui, de vous, de nous?
Faut-il que je me traîne, hélas! à vos genoux,
Pour vous faire abjurer cet étrange scrupule?
Quand on peut tout sauver, se peut-il qu'on recule?
S'il vous faut un motif d'agir plus glorieux,
Qui vous puisse excuser, même à vos propres yeux,

De ce que vous croyez être une défaillance,
D'assez grands intérêts pèsent dans la balance,
Car le sort de l'Afrique est tout entre vos mains,
Et si Massinissa rompt avec les Romains,
Il peut, dans votre amour, puiser tant de courage,
Qu'il change la fortune et relève Carthage!

SOPHONISBE

Tu veux que j'aille voir Massinissa; j'irai.
Tout ce que tu me dis m'émeut, me semble vrai.
Pourtant, je n'ose plus regarder dans mon âme,
De peur d'y découvrir un sentiment infâme.
Mon cœur à t'écouter trouve trop de plaisir,
Je voudrais consulter les dieux avant d'agir.

LA NOURRICE

Oui, rentrez car j'entends des pas dans l'avenue.
Si c'est Massinissa, vous serez prévenue.

Sophonisbe rentre dans ses appartements. La nourrice attend, en se dissimulant, près de la porte, l'arrivée de Massinissa et de Narbal.

Scène II

MASSINISSA, NARBAL

NARBAL

Eh bien, après ce coup incroyable, inouï,
Et dont ainsi que moi vous êtes ébloui,
Seigneur, vous plaindrez-vous toujours de la fortune?

MASSINISSA

Sa faveur m'épouvante, elle m'est importune.
J'ai dépassé le but, je ne l'ai pas atteint.
Je sers, à mon insu, quelque immense destin.
Tout, dans mon aventure, est trop grand pour un homme.
Croyant agir pour moi, j'ai travaillé pour Rome.

NARBAL

Conquérir, en deux mois, deux Etats importants,
Vous auriez pu plus mal employer votre temps!

MASSINISSA

Que j'abandonnerais mes royaumes sans peine,
Pour revivre les jours, où, simple capitaine,
Sans suite, dans Carthage, en riant, je rentrais.
Que l'existence alors avait pour moi d'attraits!

NARBAL

Je ne puis que sourire à des mélancolies,
Qu'un autre, en cet instant, taxerait de folies.

MASSINISSA

Oh! tu peux l'appeler du nom que tu voudras,
C'est cet amour, pourtant, qui dirigea mon bras.
Et crois-tu donc vraiment, si j'ai, toi qui me railles,
Couru tant de périls, forcé tant de murailles,
Si j'ai tant intrigué, si j'ai tant combattu,
Que ç'ait été calcul, que ç'ait été vertu,
Que ç'ait été l'espoir de gagner un royaume,
Moi, que contenterait une hutte de chaume!
Non, non, de tels motifs n'auraient pu me mouvoir.
Si j'ai fait tout cela, c'était pour la revoir!
Me voici, maintenant, au seuil de sa demeure,
Maître de son destin, hélas! maître de l'heure,
Et pourtant plus ému, plus tremblant que jamais,
N'osant plus me montrer à celle que j'aimais.

NARBAL

Qui? Sophonisbe? Elle est maintenant votre esclave.

MASSINISSA

Ah! sans doute, elle va croire que je la brave.
Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai su que trahir.
Hélas! son noble cœur ne peut que me haïr.

NARBAL

Seigneur, vous reverrez bientôt votre princesse,
Mais, en la revoyant, songez que le temps presse.
Vous devez, comme moi, connaître les Romains.
On ne retire pas aisément de leurs mains
Les illustres captifs, que leur livre la guerre.
Leur magnanimité ne me rassure guère,
Et s'ils vous donnent des royaumes, cependant,
C'est pour que vous les leur gardiez, en attendant.
Lorsqu'ils se sentiront de force à les reprendre,
Ils vous inviteront poliment à les rendre.
Pour la reine, ils voudront l'emmener. Scipion
Veut, par un très grand coup, frapper l'opinion.
Il a, pour rétablir son prestige qui croule,
Besoin que son triomphe éblouisse la foule.
Et par son éclat même oblige le Sénat
A lui conférer plus de pouvoirs qu'il n'en a.
Songez à l'effet sur Rome républicaine,
De monarques déchus, qu'après son char on traîne.
Il n'est vil plébéien qui ne pense avoir droit,
En l'insultant, à s'estimer plus grand qu'un roi.
On me dit que Syphax est mort. Je m'en étonne.
Comment ne s'est-on pas saisi de sa personne?
Quels stupides soldats ont pu faire le coup?
Ce procédé ne leur ressemble pas beaucoup.

MASSINISSA

Penses-tu qu'ils voudraient me faire cette offense,
A moi, leur compagnon de lutte?

NARBAL

Je le pense.

MASSINISSA

Au nom de l'amitié, j'irai les supplier.

NARBAL

Ils vous conseilleront doucement d'oublier.

MASSINISSA

Je leur raconterai notre cruelle histoire.

NARBAL

Vous parlerez d'amour, ils parleront de gloire.

MASSINISSA

Scipion, Lélius...

NARBAL

Sont des hommes charmants,
Mais chez qui le devoir prime les sentiments.
Vous parlez, eux et vous, des langues étrangères
Et la leur ne fournit que syllabes légères
Qui laissent dans l'esprit comme un doute moqueur,
Pour exprimer nos plus grandes peines de cœur.

MASSINISSA

C'est assez torturer mon cœur qui déjà saigne.
Vois la reine, Narbal, dis-lui qu'elle me plaigne,
Que son regret m'a fait l'allié des Romains,
Que j'ai, pour la revoir, fait beaucoup de chemins,
Et que pourtant je pars et pour jamais loin d'elle,
Victorieux, désespéré, toujours fidèle
Et n'attendant plus rien...

Entre Sophonisbe. Narbal se retire discrètement pour revenir à la fin de la scène.

Scène III

LES MÊMES, SOPHONISBE

SOPHONISBE

Ah! Seigneur, vous partez!
Vous qui m'avez jadis montré tant de bontés,
Si vous m'abandonnez aussi dans ma détresse,
A quel autre que vous faut-il que je m'adresse?
Considérez l'état où le sort nous a mis:
Je n'aperçois partout qu'armes et qu'ennemis.
Mais vous, il fut un temps où vous m'avez connue,
Tout chez nous souriait à votre bienvenue.
Si d'autres temps depuis ont succédé moins doux,
Ils furent douloureux pour d'autres que pour vous.
D'où que parte le trait dont le coup nous accable,
Il faut avoir pitié quelquefois du coupable.
Son cœur se brise aussi souvent du mal qu'il fait,
Mais quand il souffre, lui, personne ne le sait.
Car la victime seule a le droit de se plaindre.
Quant à l'autre, il lui faut sans cesse se contraindre
Et cacher, sous le masque et sous des yeux d'orgueil,
La misère de sa pensée et de son deuil.
Quoi qu'il en soit, seigneur, vous pouvez me maudire,
Vous pouviez vous venger, je n'avais rien à dire.
J'accepte votre arrêt quel qu'il soit en tremblant.
Mon père vous a fait un outrage sanglant
Et si j'en ai souffert, du moins, j'en fus complice
Et responsable. Ainsi, que mon sort s'accomplisse.
Je ne proteste point, ni ne veux murmurer,
Le malheur ne me surprend pas. Je sais pleurer.
Mon âme, où pour jamais la joie est abolie,
N'attend plus que ruine et que mélancolie,
Ne voit dans le chagrin qu'un hôte familier
Et ne veut plus penser au bonheur oublié.
Si pourtant, en ce jour tragique, je l'évoque,
Si mon cœur, malgré moi, vous parle d'une époque
Où, sans être liés par l'austère devoir,
Nous pouvions librement nous aimer et nous voir,
C'est avec cette obscure et tenace espérance
Que, touché de ma chute, ému de ma souffrance,
Le fier Massinissa, lieutenant des Romains,
Ne voudra pas remettre en leurs cruelles mains,
Pour être le jouet d'une foule insensée,
Celle qu'il appela du nom de fiancée.

MASSINISSA

Que je vienne, moi si soumis, vous opprimer!
Sophonisbe, ai-je pu cesser de vous aimer?
Si je vous fis pleurer, vous qui séchiez mes larmes,
Ce fut pour m'étourdir au fracas de mes armes;
Partout j'ai répandu la ruine et l'effroi,
Dans l'égoïste espoir qu'on vous parle de moi.
J'avais tant de chagrin, j'étais si las de vivre!
L'amour m'a pris comme un malheureux, qu'on enivre
Dans les tavernes, pour tenter un mauvais coup.
J'étais né pour causer la perte de beaucoup.
Ni les conquêtes, ni les fanfares de guerre
N'ont pu me consoler de vous, ni me distraire.
Rentré dans mes Etats, sur des monceaux de morts,
Je me suis enrichi seulement de remords.
Au bout d'un grand chemin de gloire et d'infamie,
Voici que je vous trouve enfin, ma douce amie,
Et je puis rapporter à votre cœur changeant
Ce cœur toujours fidèle et toujours indigent,
A qui manque, en l'éclat imposteur, dont il brille,
Le doux accueil, que vous lui faisiez, jeune fille,
Lorsque votre tendresse était son chaud abri.
Ah! je possédais tout, lorsque j'étais proscrit.
Mais régner solitaire et sur un peuple immense,
C'est alors que l'exil véritable commence.
Pour m'implorer, vous vous jetez à mes genoux,
C'est à moi de tomber aux vôtres. M'aimez-vous?
Tout à l'heure, quand vous parliez, je crus entendre
Votre bouche exhaler un reproche si tendre,
Qu'il semblait que ce fût sur l'accent d'autrefois.
Hélas! j'ai désappris l'amour et votre voix
Et le rude latin, qu'on parle en mon armée,
Me rend si doux le son de notre langue aimée,
Que mon cœur, tantôt trop crédule à ses désirs,
Interprète à son gré certains de vos soupirs,
Tantôt se souvenant de sa longue souffrance,
Craint de s'abandonner trop vite à l'espérance!

SOPHONISBE

Hélas! seigneur, je viens de perdre mon époux,
Et s'il a succombé, c'est à cause de nous.
Je n'ai pas eu le temps de lui donner des larmes
Que déjà vous venez m'entourer de vos armes.
Cirta tombe. Carthage est en deuil. Nos fossés
Sont remplis maintenant de morts et de blessés.
De tant d'horribles maux je suis l'auteur, peut-être.
Permettez que je puisse enfin me reconnaître.
Ayez un peu du moins pitié de mon émoi!
Voulez-vous qu'en l'instant, je ne pense qu'à moi?
Hélas! penser à vous, c'est penser à moi-même!
Ne me demandez pas, seigneur, si je vous aime,
Que pourrais-je répondre? Et ne voyez-vous pas
Que les yeux, tout remplis d'images du trépas,
Et dans le désarroi sanglant de nos défaites,
J'oublie à vous revoir le mal que vous me faites.
Pourquoi me tourmenter de vaines questions?
Rien ne reste de ceux que jadis nous étions.
Je suis votre captive et vous êtes mon maître,
C'est l'arrêt du destin. Je veux bien m'y soumettre,
Disposez donc de moi, car je vous appartiens.
Je ne chercherai point à rompre mes liens.
Jusqu'au fond du désert, emportez votre proie,
Mais n'en exigez point une honteuse joie.

MASSINISSA

Ah! ne prononcez plus de ces mots odieux.
Vous, mon esclave, et moi, votre maître, grands dieux!
Que la réalité, madame, est différente!
Je ne suis devant vous qu'une effigie errante,
Une ombre douloureuse, un somnambule, un fou,
Et qui, depuis longtemps, marche sans savoir où.
Non, non, vous ne pouvez vous dire ma sujette,
L'ombre commande-t-elle au corps qui la projette?
Je suis vôtre. Voici mes mains. Attachez-les
Et puis emmenez-moi, vous-même, où vous voulez.

SOPHONISBE

Tant de bonté m'émeut plus que je ne peux dire.
Mais, hélas! mon destin, seigneur, en devient pire.
Peut-être que des fers m'eussent été plus doux,
Qu'un affranchissement qui m'éloigne de vous,
Puisque le seul effet d'une bonté si rare
Est de me rappeler qu'ici tout nous sépare.

MASSINISSA

Pouvez-vous prononcer un si cruel arrêt?
Votre âme, j'en suis sûr, le réprouve en secret.
Je serais loin de vous et vous seriez l'absente?
Est-il possible enfin que votre cœur consente,
Après cette rencontre, à ce déchirement?
Où, dans quelle contrée et quel lointain moment,
S'il faut qu'encore, hélas! vous me soyez ravie,
Reverrai-je en vos yeux le flambeau de ma vie?

SOPHONISBE

Ah! ne m'entraînez pas jusqu'à la trahison.
Je vous aime! Mon cœur égare ma raison.

MASSINISSA

Eh bien! réunissons tous deux nos mains parjures,
Venez, et que l'amour mélange nos souillures.

SOPHONISBE

J'ai trahi mon amant, j'ai trahi mon époux.
La veuve de Syphax est indigne de vous.

MASSINISSA

Pour soulager l'ennui de mon âme meurtrie,
J'ai saccagé l'Afrique et livré ma patrie.

SOPHONISBE

Nos cœurs étaient si purs et si nobles pourtant!

MASSINISSA

Que sont-ils devenus, nos beaux rêves d'antan?

SOPHONISBE

Tout s'est enfui, tout s'est écroulé, par ma faute.

MASSINISSA

Non, ces misères ont une source plus haute,
Car, lorsque l'avenir des peuples est en jeu,
Les pauvres volontés humaines comptent peu.
Le Destin, dans nos cœurs, en ces moments, s'installe
Et donne à nos pensers une pente fatale.

SOPHONISBE

Il nous a séparés tous deux.

MASSINISSA

Qu'il soit béni,
Si sa main, qui nous sépara, nous réunit!

SOPHONISBE

Le chemin qu'il nous ouvre est celui de ma honte.

MASSINISSA

Je vous ai retrouvée et rien autre ne compte.

SOPHONISBE

Un jour viendra, seigneur, vous rougirez de moi.

MASSINISSA

J'envelopperai tout dans mon manteau de roi.

SOPHONISBE

Honte à mon triste cœur qui me rend ainsi vôtre!

MASSINISSA

Gloire à l'amour très fort, qui nous rend l'un à l'autre!

Cris au dehors: « Vive Scipion! »

SOPHONISBE, écoute, puis tressaille.

Entendez-vous? La foule acclame Scipion.

MASSINISSA

Oui, j'entends, je comprends. Derrière le lion,
La louve et ses petits s'avancent, pleins de rage.
Ainsi, pour vous sauver de l'affreux esclavage,
Je ne vois qu'un moyen qui me serait très doux,
Ma Sophonisbe, il faut que je sois votre époux.
Il le faut, votre bouche, en vain, hélas! proteste,
Votre cœur y consent malgré vous et, du reste,
Mille nécessités nous en font une loi.
A quel titre aussi bien viendriez-vous avec moi,
Seule femme au milieu de nos rudes Numides?
Avant que de partir pour mes sables arides,
Allons, ma bien-aimée, allons sur cet autel
Nous jurer par avance un amour immortel.

S'adressant aux soldats qui entrent.

Soldats, soyez témoins que je choisis pour femme
La reine Sophonisbe et que je la réclame,
Que je la défendrai, les armes à la main,
Comme mienne, devant tout le peuple romain!

RIDEAU

ACTE III

Scène première

SCIPION, LELIUS

SCIPION

Ainsi, déployant une insolence sereine,
Massinissa, dis-tu, vient d'épouser la reine.
Et ce modèle du soldat discipliné,
A peine touche-t-il au sol dont il est né,
Que son sang africain, tout à coup, se révèle
Et le montre à la fois héroïque et rebelle.
Ou plutôt il s'essaie à la rébellion,
Félin apprivoisé, qui redevient lion,
Et dont les jeunes dents commenceraient à mordre
Si par un prompt remède on n'y mettait bon ordre.

LÉLIUS

Son acte, je l'avoue, est d'un jeune insensé,
Mais on doit quelque égard à son brillant passé.
Ce soldat, à qui nous prêtions notre science,
Sort d'une race encor voisine de l'enfance.
Crois-moi donc, Scipion, soyons très indulgents.

SCIPION

Est-ce le bon moyen sur ces sortes de gens?
N'interprètent-ils pas l'indulgence à faiblesse?
Baisent-ils pas plutôt toute main qui les blesse?

LÉLIUS

Ne nous y fions pas. C'est un homme de cœur,
Fier, susceptible, droit, et que pique l'honneur.

SCIPION

L'honneur, cher Lélius, selon les lieux varie.
C'est la sainte fierté, racinée et fleurie
Dans la soumission aux règles du devoir.
Mais ces règles, ces lois, où les apercevoir
Dans ces sociétés numides, vagabondes,
Qui se déforment au gré du sable et des ondes?
Et quel lâche lien peut rattacher, entre eux,
Ces tourbillons humains de cœurs aventureux,
Pirates du désert, populations viles,
Qui n'ont jamais bâti de maisons ni de villes,
Et dont les dieux lointains, sans profil familier,
Se laissent, sans nul doute, aisément oublier.
Les hommes, sans les lois, sont à peine des hommes
Et chez eux, Lélius, tout ce qu'ici tu nommes
L'honneur et le devoir n'est, sous de si grands mots,
Que l'obscure fierté qu'on prête aux animaux.
La brute n'est pas fière, elle n'est que farouche,
Elle aspire à sa proie et si quelque autre y touche,
Elle enfle la narine et hérisse le crin,
Soumise sous les coups, terrible à qui la craint.
Mais nous, chiffres vivants d'une longue série,

Notre gloire tient à celle de la patrie.
Nous travaillons ensemble à ce grand monument
Où doit, dans l'avenir, luire éternellement,
Sur les hommes rendus à l'unité première,
Notre libre idéal de droit et de lumière.
Nos os tressailliront d'orgueil dans leur tombeau
Quand les peuples, groupés autour de ce flambeau,
Et n'ayant plus entre eux de fossé ni de haine,
Acclameront partout la grande paix romaine.

LÉLIUS

J'admire tes raisons, mais serions-nous prudents
D'arracher au lion ce qu'il tient à ses dents,
Car enfin, entourés ici comme nous sommes,
Contre tant d'ennemis, nous avons bien peu d'hommes.
Et si Massinissa voulait nous déloger,
Nous pourrions d'ici peu nous trouver en danger.
Mieux vaudrait, en ce cas, fermer les yeux peut-être.

SCIPION

Eh! pour agir ainsi, je ne suis pas le maître!
Vois-tu, d'ici, le bruit fait par mes ennemis
Si l'on savait, là-bas, que je me suis permis,
Pour la première fois, au mépris de l'usage,
Et pour favoriser un pareil mariage,
Qui mêle au sang numide un sang carthaginois,
De priver les Romains d'un de ces beaux convois,
Tels qu'ils n'en ont pas vu, depuis longues années,
Avec des majestés royales enchaînées.
Des furieux iraient démolir ma maison,
Pour écraser, sous ses pierres, ma trahison.
J'aurais beau leur montrer mes titres de victoire,
Personne, un seul instant, ne voudrait plus y croire.
Et, du reste, avouons que, sous un autre aspect,
Un tel acte serait fatalement suspect.
Réfléchis, en effet, qu'au point où sont les choses,
Nous risquons à sévir moins que tu ne supposes,
Car, enfin, si ce beau mariage est conclu,
Massinissa, pour nous, est à jamais perdu.
La fille d'Asdrubal l'ôte à notre alliance.
Tu vois donc qu'il ne nous reste plus qu'une chance:
L'étonner, le dompter, lui rabaisser le front,
Et lui faire sentir le mors et l'éperon.

LÉLIUS

Et s'il résiste?

SCIPION

Eh bien, j'ai des moyens encore.
J'agirai sur la reine. Un détail qu'elle ignore
Pourrait modifier bientôt ses sentiments
Et me débarrasser de ces fâcheux amants.
Oh! je n'ai pas l'espoir que notre homme recule,
Mais la femme toujours garde quelque scrupule,
Et si Massinissa ne pare pas le coup,
Le moyen sera bon et j'y compte beaucoup.
Enfin, plus nous tardons, plus son audace est grande.
Cours le chercher. Dis-lui que son chef le demande.

LÉLIUS, fait quelques pas vers la sortie et revient ayant aperçu Massinissa.

Il n'en est pas besoin. Je l'aperçois venir.
Lui-même a deviné votre juste désir.
Je m'en vais, je vous laisse avec lui.

SCIPION

Non, demeure.
Ta présence peut m'être utile, tout à l'heure.
Mais, tranquillise-toi, je saurai sur quel ton
Parler.

Entre Massinissa.

Scène II

LES MÊMES, MASSINISSA

SCIPION

Eh bien, héros très cher, que me dit-on?
C'est à me demander si je rêve ou je veille,
Nous marchons, avec toi, de merveille en merveille,
L'esprit le plus rapide a peine à concevoir
Ce qu'en si peu de temps ton bras nous a fait voir,
Et s'il faut dire enfin tout ce que je soupçonne,
Tu dois être le dieu de la guerre en personne,
Je ne m'explique pas les choses autrement.
Nous te quittons, voici deux heures seulement,
Tu pars en éclaireur, avec notre avant-garde.
Autour de moi, le camp délibère et regarde
Ce gouffre, ces rochers aux géantes parois.
Chacun de nous se dit: « En voilà pour six mois
Devant Cirta, pourvu que Mars nous favorise ».
Et, quand nous arrivons, toi, tu l'as déjà prise.
Mieux encor, poursuivant le cours de tes exploits,
Et passant par-dessus les barrières des lois,
Prenant d'assaut les cœurs, comme tu prends les villes,
On te trouve, posant déjà tes pieds tranquilles,
Dans le lit de celui que tu dépossédas.
Sur le sein de Vénus dort le dieu des soldats!
Méprisant du mari les colères jalouses,
Tu vois la reine, tu la séduis, tu l'épouses.
Peut-être eût-il été courtois d'attendre au moins
Que Lélius et moi te servions de témoins.
Notre vieille amitié vaut bien qu'on la consulte.
Nous tenir à l'écart, n'est-ce pas une insulte?
D'autant qu'en qualité de tutrice du roi,
Rome sur l'épousée avait bien quelque droit.
Ne crains-tu pas, en entassant tant de victoires,
Que leur éclat se brouille un peu dans nos mémoires
Et veux-tu que les gens te célèbrent, entre eux,
Moins comme un grand guerrier que comme un amoureux?
Mais, peut-être, après tout, Lélius exagère.
Un héros n'agit pas de façon si légère,
Le bruit doit être faux.

MASSINISSA

Lélius t'a dit vrai.
Sophonisbe est ma femme et je la défendrai
De tes prétentions et de ton ironie.

SCIPION

Moi, te railler! que ma mémoire soit honnie
Si jamais tel penser est entré dans mon cœur.
Mais je t'aime et te parle avec la bonne humeur,
L'enjouement cordial et la simple franchise
Que la fraternité des armes autorise.
Souviens-toi. T'avons-nous pris comme un étranger?
Tout nous était commun, le travail, le danger,
Et nous vivions dans une intimité constante.
Que de moments passés ensemble sous la tente,
Remuant mes pensers, aussi bien que les tiens,
Tu refaisais mes plans dans nos longs entretiens.
C'est toi qui, dès le temps de la guerre d'Espagne,
Me donnais le conseil de faire ici campagne.
De l'Afrique tu m'as enseigné le chemin:
En ce temps tu pensais, tu sentais en Romain.
Se peut-il qu'au soleil, comme la cire, fonde
Un sentiment qui fit ton âme si féconde!
Peux-tu donc oublier notre vieille amitié?
Qui préfère l'amour n'est Romain qu'à moitié.
Va, sortant du chemin servile où tu t'égares,
Abandonne l'amour à ces tribus barbares,
Toutes mûres déjà pour l'asservissement.

N 401

MASSINISSA

Barbares, si tu veux, nous pensons autrement
Et nous ne mettons pas nos cœurs à la torture,
Pour devenir plus beaux et plus grands que nature.
Tout simples, tout unis, tout vrais et sans détour,
Nous plaçons l'amitié, chez nous, après l'amour,
Et si les sentiments sont d'un autre ordre, à Rome,
Je ne suis pas Romain, Scipion, je suis homme.
Vous avez été tous, pour moi, de bons amis,
Mais je vous ai tenu ce que j'avais promis.
Nous combattrons, si tu le veux, encore ensemble,
Mais j'ai droit de penser à mon cœur, ce me semble.
Je t'ai livré l'Afrique et j'ai conquis Cirta.
Gardez tout et prenez, au besoin, mon Etat,
Je ne réclame rien, et pour prix de mon aide
Je veux la reine, quant au reste je le cède.

SCIPION

Tu veux donc disposer, à ton gré, du butin?

MASSINISSA

Auriez-vous pris, sans moi, la ville, ce matin?

SCIPION

Tu l'as prise, c'est vrai, mais avec quelle troupe?

MASSINISSA

Avec mes cavaliers, portant les tiens en croupe.

SCIPION

Donc avec mes soldats, comme mon lieutenant.

MASSINISSA

Je ne te connais plus pour mon chef, maintenant.

SCIPION

Manque donc au serment et trahis, si tu l'oses.

MASSINISSA

A ton service, j'ai trahi bien d'autres causes.

LÉLIUS

Non, non, tu prends plaisir à te calomnier.
Rome n'a jamais eu de plus loyal guerrier.
Elle a su te prouver son estime, je pense.

MASSINISSA

Qu'elle me laisse donc la seule récompense
A laquelle mon cœur attache quelque prix.

SCIPION

Te l'accorder serait te marquer son mépris;
En te la refusant, Rome prend ta défense.

MASSINISSA

Rome me traite donc comme un être en enfance?

SCIPION

Tu te conduis comme un enfant en ce moment.

MASSINISSA

On ne me fait jamais d'outrage impunément.
Carthage osa, de même, écarter ma demande.

SCIPION

Explique-toi moins haut, de peur qu'on ne t'entende.

MASSINISSA

L'Afrique, en m'entendant, pourrait bien se lever.

SCIPION

Ton appel jusque-là ne peut plus arriver.

MASSINISSA

Tu menaces, après d'inutiles amorces!

SCIPION

Je saurai m'assurer de toi, si tu m'y forces!

MASSINISSA

Et qui t'assurera ta conquête, sans moi?

SCIPION

Qui m'en assurera? La surprise, l'effroi,
Disséminés au loin par ma petite armée,
Qui, devançant partout, même la Renommée,
Semble innombrable, tant elle frappe de coups
Dont la rapidité les déconcerte tous.
Mais je vois qu'au surplus il faut que je m'explique.
Je ne suis pas venu pour conquérir l'Afrique,
Mais pour y ramener Annibal seulement
Et l'y vaincre. C'est tout, du moins pour le moment,
Et c'est assez. De quoi s'agissait-il, en somme?
De rendre la mer libre et de délivrer Rome.
Carthage étouffera bien vite dans son port,
Carthage, sans vaisseaux, est vouée à la mort.
Pourquoi sacrifier une existence humaine
Pour un but où le temps, sans effort, nous amène.

MASSINISSA

Vous êtes les plus forts, je m'incline, mais toi
Que j'ai servi loyalement, en qui j'eus foi,
Et que je n'ai pas cru capable d'imposture,
Vas-tu récompenser d'une mortelle injure
Mon dévouement fidèle et désintéressé?
Laisse-moi Sophonisbe et, si je t'ai blessé,
Accuses-en l'amour que j'ai conçu pour elle.
C'est cet amour, qui seul peut me rendre rebelle,
Comme de tout le reste il peut me consoler.

Sophonisbe entre, écarte de la main Massinissa qui, affolé, s'avance vers elle et elle va droit à Scipion.

Scène III

LES MÊMES, SOPHONISBE

SOPHONISBE

J'ai, seigneur, entendu vos voix se quereller
Et sentant que j'en suis cause, je suis venue.
Votre grande bonté, seigneur, est si connue!
On en conte partout mille traits si touchants:
C'est un père, à qui vous renvoyez ses enfants,
Un jeune prince, qui vous doit sa fiancée,
Et la rançon, en dot, entre ses mains laissée.
Cent exemples pareils et qu'on ne sait pas tous
Eclairent le chemin qui vous mena vers nous.
Ils ont fait plus de mal à ma pauvre patrie
Que vos victoires, dont sa fortune est meurtrie.
Si nos amis nous ont laissés à l'abandon,
C'est que vous connaissez l'art divin du pardon,
C'est qu'avant de nous vaincre à la force des armes,
Vous savez apaiser les cœurs, sécher les larmes,
Faire derrière vous les moissons refleurir.
Moi seule, ne pourrai-je, hélas! vous attendrir?
Par quel crime ai-je pu mériter votre haine?
A tous ces grands conflits dont je porte la peine
Je n'ai participé rien que par mes douleurs,
Toute la trame en fut trempée avec mes pleurs.
Ma jeunesse, dans les chagrins, s'est consumée,
Moi, dont le rêve était d'aimer et d'être aimée,
Sans les cruels honneurs, dont j'ai traîné l'ennui,
Vous me pardonneriez aisément, aujourd'hui.
Le malheur à vos yeux est-il donc une faute
Telle, que la valeur, la vertu la plus haute,
Les services rendus ne la rachètent pas!
Massinissa vous prie et n'obtient rien, hélas!
Vous ne lui rendez pas sa déplorable épouse!
Pour la seconde fois, la fortune jalouse,

Par votre injuste arrêt, lui dérobe son bien.
Et pourtant je suis sienne et son cœur est le mien.
Nous nous aimions, seigneur, dès nos jeunes années,
Nous nous étions juré d'unir nos destinées.
Les dieux en sont témoins et nos nouveaux serments
N'ont fait que consacrer d'anciens engagements.

SCIPION

Votre malheur me touche et je voudrais, madame,
Que vos yeux puissent voir jusqu'au fond de mon âme.
Vous y découvririez une grande pitié
Que mon devoir de chef ne contient qu'à moitié.
Mais, si cruel qu'ici je doive vous paraître,
De tous mes mouvements je ne suis pas le maître.
J'en dois compte au Sénat, puis au peuple romain,
A moi-même, qui me condamnerais demain
Si je compromettais Rome, par imprudence.
Tant d'intérêts divers entrent dans la balance,
Que pour céder à l'un, je dois les peser tous.
Je vous libère, soit. Disposez donc de vous.
Si vous le désirez, je brise vos entraves.
Mais, avant d'arrêter des mesures si graves,
J'y ferai cependant une restriction.
Songez que le devoir commande à Scipion
D'étendre sur tous les captifs sa bienveillance,
Or, un autre a des droits qu'on passe sous silence,
Et ce serait agir, madame, injustement,
Que de déposséder, sans son consentement,
Un homme que le sort a mis sous ma tutelle.

Appelant un garde, debout, près de la porte.

Garde, amenez Syphax. Qu'on le laisse avec elle!

SOPHONISBE

Quoi! Syphax est vivant?

SCIPION

Ne le saviez-vous pas?
Il est vrai que le bruit courut de son trépas.
Pourtant, si vous aviez mieux connu mon armée,
Vous vous seriez peut-être un peu moins alarmée.
Nul Romain, en effet, n'égorgerait un roi

MASSINISSA

Oui, quand, là-bas, on tue, on le fait de sang-froid,
Avec des procédés discrets, savants et rares.
Les Romains sont cruels, ils ne sont pas barbares.

SCIPION

Après cet entretien, que vous allez avoir,
Vous pourrez décider quel est votre devoir.
Quel que soit le côté qui rompra l'équilibre,
L'ordre sera donné pour qu'on vous laisse libre.

Les gardes amènent Syphax, dont les mains portent des chaines. Massinissa et Syphax se jettent un regard plein de haine. Scipion fait signe à Massinissa, qui se décide à sortir.

Sortons, Massinissa.

Scène VI

SYPHAX, SOPHONISBE

SYPHAX

Vous ne me dites rien;
Vous voyez cependant quel état est le mien.
Les mains, que je vous tends, sont lourdes de mes chaînes,
Ma disparition et ma mort sont prochaines.
On me doit dans une heure emmener de ce lieu
Où je viens pour vous dire un éternel adieu.
Et vous, pendant ce temps, obstinée à vous taire,
Vous restez devant moi, les yeux fixés à terre,
Sans un élan affectueux, pourtant bien dû
Au malheureux que son âpre amour a perdu.

SOPHONISBE

Laissez-moi. Laissez-moi. Je n'ai rien à vous dire.
Vengez-vous, ou souffrez qu'enfin je me retire.
Mon cœur publiquement est profané pour vous,
Je n'ose vous donner encor le nom d'époux.

SYPHAX

Restez. Vous pâlissez. Vous redoutez mes plaintes.
Le violent Syphax vous inspire des craintes.
Rassurez-vous. Je suis bien vaincu. J'ai des fers
Et je suis écrasé des maux que j'ai soufferts.
J'ai beaucoup réfléchi sur mon sort et le vôtre,
Je sais tout et que vous me quittez pour un autre.
Je ne puis ni ne veux l'empêcher. Je le sais,
Mon opposition n'aurait pas de succès.
Le malheur a brisé mon ressort et ma force,
Je ne proteste point contre notre divorce.
Vivez, soyez heureuse avec Massinissa.
Si même dans la chute, où mon bonheur glissa,
Votre premier amour entra pour quelque chose,
Comme ce fut, sans le vouloir, je le suppose,
Syphax n'hésite pas à vous le pardonner.
Acceptez ce pardon, j'ai droit de le donner.
C'est le dernier présent que je puisse vous faire.
Il a son prix, puisqu'aussi bien il vous libère
Du remords et vous rend toute tranquillité.
Acceptez-le, sans honte et sans humilité,
Car, en vous le donnant, je vous paie une dette.
Que si vous vous croyez redevable, j'achète,
Pour le surplus, un titre à votre souvenir.
Souvenez-vous de moi qui, pour vous, vais finir
Mes jours dans un cachot, plus profond que la tombe
Mais vous, qu'épargnera le sort où je succombe,
Donnez, de temps en temps, à votre vieux mari,
Un souvenir sans trouble et pourtant attendri;
Dites-vous qu'enfermé dans les prisons de Rome,
Il ne fut, après tout, pas un si méchant homme
Puisque, s'il eut parfois l'air de vous opprimer,
Il prouve, en vous quittant, qu'il savait vous aimer.

SOPHONISBE

Ah! comment, à ce point, ai-je pu méconnaître
La tendresse la plus grande, qui soit peut-être?
Votre sublimité m'écrase, me confond,
Et de mon traître cœur me fait toucher le fond.

SYPHAX

Non, Sophonisbe, non, je ne suis pas sublime.
Mais pourquoi vous aurais-je entraînée en l'abîme
Où m'a précipité mon malheureux destin?
Dans le premier moment, je ne suis pas certain
De n'avoir pas rêvé, dans ma fureur jalouse,
De vous perdre, plutôt que de vous voir l'épouse
Du rival que mon cœur a le plus abhorré...
Et même, s'il faut tout vous dire, j'avouerai
Que je venais à vous plein d'une aveugle rage.
Mais, en vous revoyant, j'ai perdu le courage
D'empoisonner d'un geste ou d'un mot odieux,
L'amère volupté de ces derniers adieux.
Maintenant, écoutez encore une demande:
Je sais que pour mon fils votre tendresse est grande,
Mais il peut arriver, il arrive, je crois,
Que ceux du second lit sont préférés parfois,
Et les premiers alors sont, hélas! bien à plaindre.
Donc, si pareil destin devait un jour l'atteindre,

Et cet événement n'est que trop à prévoir,
Promettez-moi que vous vous ferez un devoir
De ne pas lui laisser sentir de différence,
Car c'est pour les enfants une grande souffrance,
Dont les parents distraits ne s'aperçoivent pas,
Mais dont les pauvres cœurs brisés pleurent tout bas,
Que de se retrouver, orphelins avant l'heure,
Sous les yeux de leur mère, en leur propre demeure.
Adieu, je ne puis plus soutenir tant d'émoi!
Et vous, dans ma prison, gardes, remmenez-moi.

SOPHONISBE

Vous êtes mon époux, je n'en aurai pas d'autre.

SYPHAX

Je cède à mon destin et vous, suivez le vôtre?

Les gardes emmènent Syphax.

RIDEAU

ACTE IV

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE, Chœur de femmes

SOPHONISBE

Tu me rappelles trop mon déshonneur. Va-t'en.
J'ai besoin d'être seule en ce honteux instant.
Va! ta présence ici m'est un sujet de gêne.

LA NOURRICE

Je redoutais pour vous cette terrible scène!

SOPHONISBE

Oui, terrible, mais autrement que tu ne crois.

LA NOURRICE

Je connais les transports du plus brutal des rois.

SOPHONISBE

Plût au ciel qu'il m'eût fait ouïr quelque reproche!

LA NOURRICE

Quand il rentrait, chacun fuyait à son approche.

SOPHONISBE

Ecoute. Je l'ai vu, majestueux et beau,
Comme transfiguré déjà par le tombeau.
Nul courroux n'altérait ses yeux profonds et graves,
Il était, devant moi, les bras chargés d'entraves,
Sa tête droite encor défiait son destin,
Et quoiqu'il fût tout proche, il me semblait lointain.
Une telle tristesse emplissait son visage,
Tant de simplicité relevait son langage,
Son pardon jusqu'à moi retombait de si haut,
Sans que pourtant mon cœur y pût trouver un mot,
Qui ne fût juste et plein d'une autorité tendre
Et tel qu'il avait droit de me le faire entendre,
Avec le double poids donné par le malheur,
Que touchée, à mon tour, devant tant de grandeur,
Et voyant combien mal j'avais jugé son âme,
J'ai senti, tout à coup, une petite flamme,
Pour le pauvre vaincu, doucement s'allumer,
Et mon cœur n'a pas pu s'empêcher de l'aimer.
Ainsi, toujours trompant l'amour et l'hyménée,
A d'éternels regrets je me vois condamnée,
Et mon amour, funeste à tous ceux qu'il blessa,
Vient de perdre Syphax avec Massinissa,
Mais si l'un, par un trait plus profond, m'a touchée,
L'autre, par la pitié, me retient attachée.
Et s'il me faut, hélas! choisir entre les deux,
Je me dois davantage à l'époux malheureux.

LA NOURRICE

Eh quoi! Massinissa!...

SOPHONISBE

Nourrice, je l'adore,
Mais son cher souvenir, qui me visite encore,
Charme, sans le troubler, mon cœur convalescent.
Comme d'une mourante et qui perdrait son sang.
La force de mon âme a fui par ma blessure
Et ma tendresse, plus délicate et plus pure,
Fidèle au souvenir et docile au devoir,
Borne tout son plaisir au plaisir de le voir.

LA NOURRICE

Hélas! que dites-vous? Et quel démon vous pousse?

SOPHONISBE

Je ne sens plus, en moi, qu'une tristesse douce.

LA NOURRICE

C'est l'ombre, que répand en vous l'esprit mauvais.

SOPHONISBE

Je suis calme, depuis que je sais où je vais.

LA NOURRICE

L'amour nous mène au port, le devoir à l'abîme.

SOPHONISBE

Mon cœur de l'intérêt ne fait point sa maxime.

LA NOURRICE

O dieux! secourez-nous dans cette extrémité!
Et rendez-lui la vue et la lucidité.
Vous envoyez le mal, vous savez le remède,
Nous n'avons plus d'espoir, ailleurs que dans votre aide,
Mais je suis exaucée, et Massinissa vient.

SOPHONISBE

Laisse-nous donc seuls pour ce dernier entretien.
Ta présence au palais, du reste, est nécessaire,
Tu sais que nous aurons un long voyage à faire.

La nourrice rentre au palais, pendant qu'arrive Massinissa

Scène II

SOPHONISBE, MASSINISSA

MASSINISSA

Sophonisbe, le temps nous presse. Excusez-moi
Si je vous montre moins de ferveur que d'émoi,
Quand mon âme, à la fois joyeuse et déchirée,
Devant vous se retrouve enfin, mon adorée,
Mais je suis réclamé par des soins plus urgents,
J'ai fait secrètement avertir tous mes gens
De ne pas s'écarter du palais. Leur consigne
Est de se rassembler, ce soir, au premier signe
Et de descendre, en bloc et sans commandement,
Vers la porte du Sud, silencieusement.
Comme j'ai composé tous les postes moi-même,
J'ai, vous le pensez bien, avec un zèle extrême,
Livré la citadelle aux Romains, ne gardant,

Dans la ville, qu'un point jugé moins important,
Les Romains, que j'y laisse, y sont en petit nombre,
Nous les massacrerons, tout à l'heure, dans l'ombre,
S'ils font mine de nous obstruer le chemin.
Nos rapides chevaux auront, d'ici demain,
Mis, entre Rome et vous, l'espace infranchissable.
Nos poursuivants viendront se noyer dans le sable.

SOPHONISBE

Et ne craignez-vous rien du prudent Scipion?

MASSINISSA

Non, je l'ai rassuré par ma soumission.

SOPHONISBE

C'est un suprême adieu, seigneur, qu'il faut nous dire.
Cette pensée, hélas! comme vous, me déchire.
Mais après ces derniers cruels événements,
Nous ne nous revoyons que comme des amants,
Victimes du destin trompeur, qui les accable,
Et dont le cœur est plus malheureux que coupable,
Tandis qu'à l'avenir...

MASSINISSA

Ciel, que me dites-vous?

SOPHONISBE

Que Syphax est vivant et qu'il est mon époux.

MASSINISSA

Il ne l'est plus, ses droits ont perdu toute force,
L'exil et la prison sont des cas de divorce.

SOPHONISBE

C'est la loi de l'Etat, non celle de mon cœur.

MASSINISSA

J'userai, s'il le faut, de mes droits de vainqueur.

SOPHONISBE

Votre pouvoir expire au seuil de ma pensée.

MASSINISSA

Sophonisbe, pardon, si je vous ai blessée,
Mais une femme doit écouter son époux.

SOPHONISBE

Mon époux? Et duquel, hélas! me parlez-vous?
Puisque, effroyablement imprudente et parjure,
Je n'ai pas su garder ma couche sans souillure,
Puisque, prise au lacet de destins décevants,
Je me vois mariée à deux hommes vivants,
Lequel des deux, seigneur, mes pas doivent-ils suivre?
Irai-je à l'autre, avec une tête encore ivre
D'un amour, que mon cœur n'a pas su contenir?
Où pourrai-je noyer le troublant souvenir
Des baisers, que ma bouche a reçus de vos lèvres,
Et comment de mon sang éteindrai-je les fièvres?

MASSINISSA

Ma Sophonisbe, il faut me suivre et l'oublier.

SOPHONISBE

Il est le malheureux, il est le prisonnier.

MASSINISSA

Son égoïste amour n'intéresse personne.

SOPHONISBE

Il sait aimer, celui qui perd tout et se donne.

MASSINISSA

O ciel! Et c'est à moi que vous parlez ainsi!
A moi, que vous disiez aimer?

SOPHONISBE

Je l'aime aussi
Et mon cœur n'en peut pas encourir de reproche,
Non pas comme un amant, mais comme un parent proche,
Un compagnon, que l'on croyait indifférent,
Et que pourtant l'on quitte, au départ, en pleurant,
Parce que, tout à coup, sur le seuil de la porte,
Ce pauvre méconnu surgit et vous apporte
Et verse, entre vos mains ingrates, le trésor,
Qu'il économisait, la veille même encor,
Dévouements méprisés, privations obscures,
Sentiments et chagrins refoulés sans murmures,
Toute l'épargne enfin d'un cœur infortuné,
Qui, n'ayant rien gardé, s'est lui-même donné.
Quand il est malheureux, ai-je droit d'être heureuse?

MASSINISSA

Quels désespoirs, en moi, chacun de vos mots creuse!
Ah! vous ne m'aimez plus!

SOPHONISBE

Je vous aime autrement,
Comme une morte peut sourire à son amant,
Loin de la vie et dans une sorte de rêve.

MASSINISSA

Dans une heure, avec mes soldats, je vous enlève.
Je comprends que la lutte ait brisé vos esprits,
Mais chaque instant, que nous perdons, a trop de prix
Pour l'user, de la sorte, en scrupules frivoles,
Et quel que soit l'ennui que j'ai de vos paroles,
Je vous arracherai, malgré vous, aux Romains.

SOPHONISBE

Pour m'enfuir de Cirta, je sais d'autres chemins.
Je connais une voie, obscure et souterraine,
Qui m'assure un départ, plus digne d'une reine.
Adieu. Dans le pays qui sera mon séjour,
Très cher Massinissa, vous viendrez quelque jour,
Quand vous aurez fini votre tâche guerrière,
Et pour vous recevoir, j'accourrai la première;
Sans péril pour nos sens désormais en repos,
Nous pourrons échanger les plus tendres propos.
Syphax viendra lui-même.

MASSINISSA

Ah! cruelle folie!
Ne vous acharnez pas ainsi, je vous supplie,
A me briser le cœur, en un pareil moment.
J'ai trop besoin de force et de discernement.
Laissez-moi, tout d'abord, assurer votre fuite,
Laissez-moi vous sauver, vous me perdrez ensuite.
Et maintenant, je pars et n'écoute plus rien.
Vous, femmes qui l'aimez, gardez-la, veillez bien
Sur elle, je vous prie, évitez qu'elle sorte.
Elle n'irait pas loin, sans chevaux, sans escorte,
Elle heurterait les avant-postes romains,
Et je ne pourrais plus la tirer de leurs mains.
Ainsi, reine, rentrez donc en votre demeure,
Je reviens.

SOPHONISBE

Adieu, prince!

MASSINISSA

Au revoir, dans une heure!

Exit Massinissa.

Scène III

SOPHONISBE, LE CHŒUR

LE CHŒUR

O reine, quoique née à Cirta, j'ignorais
Qu'il existât ici des passages secrets
Et souterrains, d'où l'on pût atteindre la plaine.

SOPHONISBE

J'en connais un très sûr. N'en soyez point en peine.
Femmes, recevez donc mes plus tendres adieux.

LE CHŒUR

En sortant de ces murs, madame, vers quels lieux
Votre escorte avec vous se dirigera-t-elle?

SOPHONISBE

Je pars seule et c'est pour une absence éternelle.

LE CHŒUR

Est-ce à Carthage que retourneront vos pas?

SOPHONISBE

Non, mais dans un pays dont on ne revient pas.

LE CHŒUR

Il n'est que la mort d'où personne ne revienne.

SOPHONISBE

La terre des vivants ne sera plus la mienne.

LE CHŒUR

O funeste pensée, ô coupable abandon!

SOPHONISBE

Dans un livre divin, qu'on nomme le Phédon,
Eclos dans le pays, où résonna la lyre,
Et dans lequel jadis un Grec me faisait lire,
J'ai vu qu'on se servait autrefois d'un poison,
Qui, sans tordre le corps, sans troubler la raison,
Ce que n'eût pu souffrir un habitant d'Athènes,
Figeait, avec lenteur, tout le sang dans les veines,
De sorte qu'à Socrate il fut encor permis
De partager sa grande âme entre ses amis,
Avant de se changer en sa froide statue.

LE CHŒUR

O ciel! vous songeriez à boire la ciguë!

SOPHONISBE, perdue dans un rêve.

Lumière du soleil, rochers, plaines, forêts,
Où j'ai trempé mon âme et mêlé mes regrets,
Recevez mes adieux et puisse ma mémoire
Emporter vos aspects en la terre illusoire
Dont la mort va m'ouvrir les irréels décors
Faits d'ombre sans substance et de formes sans corps.
Vous, femmes, je vous laisse aux mains d'un autre maître
Qui sera plus habile ou plus heureux peut-être,
Et qui, méritant mieux l'honneur que j'occupais,
Saura vous rendre, enfin, les honneurs de la paix.
Si j'ai fait au pays une telle blessure,
Ce ne fut pas mauvais vouloir, je vous assure.
Je vous aimais, et si j'ai fait couler vos pleurs,
Il vous faut pardonner à des maux dont je meurs.
J'espère, sur ce point, en votre courtoisie,
Ma destinée, hélas! je ne l'ai pas choisie.
Je ne fus qu'une femme aimante et faible, non
Une reine, de qui l'histoire sait le nom.
Mais dont, vieilles, un soir peut-être à la veillée,
Tournant à vos fuseaux la blanche quenouillée,
Vous vous raconterez les malheurs entre vous!
Qu'alors ce souvenir, femmes, me sera doux,
Car, amicale et douloureuse, à votre porte,
Viendra, plus d'une fois, errer la reine morte,
Nocturne visiteuse aux tendresses de sœur.

LE CHŒUR

Non, non, tant de bonté, de grâce et de douceur
Ne peuvent pas sortir sitôt de nos mémoires.
Mais vous, ne buvez pas, de grâce, à ces eaux noires,
Qu'on dit faire oublier les anciens amis,
Et gardez-nous l'amour, que vous avez promis.
Ne mourez pas, restez au pays de lumière.

SOPHONISBE

Que les dieux immortels, exauçant ma prière,
Vous récompensent donc de votre piété,
Car je ne puis plus rien et le temps m'est compté,
L'horloge de ma vie en mes mains s'est brisée
Et l'heure, avec le sable, en est presque épuisée.

Scène IV

LES MÊMES, LA NOURRICE arrive avec l'enfant de Sophonisbe.

SOPHONISBE

Et toi, nourrice, garde en tes mains mon enfant.
C'est mon plus cher trésor. En te le confiant,
Je te lègue, à la fois, mon âme tout entière,
Emporte tout: l'enfant et le cœur de la mère.

LA NOURRICE

Me séparer de vous, non, ne l'espérez pas.
Dans la vie et la mort, je vous suis pas à pas.
Vous ne tromperez point ma fidèle tendresse,
Et le poignard, plus prompt que le poison, maîtresse,
Au bac des trépassés réunira nos cœurs.

SOPHONISBE

Ne parle pas ainsi. Tu sais pourquoi je meurs
Et ce qui met la coupe entre mes mains funestes.
Mais, parce que je pars, j'ai besoin que tu restes.
Nous portions l'existence, à deux, jusqu'à présent,
Tout le fardeau sur toi retombe: il est pesant,
Je le sais, et la mort te serait plus légère,
Mais j'ai besoin de toi, non là-bas, sur la terre,
Auprès de mon fils, dont tu fus mère à moitié,
Ai-je eu tort de compter sur toi, sur ta pitié?
Tu pleures, sans vouloir me répondre, nourrice!
Mon amitié t'impose un très dur sacrifice.
L'amitié n'est pas toute au plaisir qu'on reçoit,
Quand on aime quelqu'un, c'est pour lui, non pour soi.
Adieu, mon fils, ma mort te sera moins amère,
Puisqu'en disparaissant, je te laisse une mère.
A présent, tous les deux, mettez-vous en chemin,
Comme cela, sa main petite dans ta main,
Ridée et sûre ainsi que la main d'une aïeule.
Laissez-moi. Chez les morts, je puis descendre seule.
Pour ne pas m'attrister, je rêverai de vous.
En attendant que nous soyons réunis tous,
J'espère que j'aurai parfois de vos nouvelles
Par ceux qui franchiront les portes éternelles.
Et maintenant, partons vers nos buts différents,
Vous, vers Carthage, où vous verrez mes vieux parents,
Et moi, plus loin, vers ma demeure funéraire.
Embrasse de ma part et console ma mère,
Elle t'écoutera. Nos cœurs ressentent moins
Les malheurs dont nos yeux n'ont pas été témoins,
Et dont la cruauté se voile de distance.
Ma mort ne lui sera qu'une plus longue absence.
Quant au pauvre Syphax, que tu ne verras pas,
Quelque autre lui dira mon malheureux trépas.

LE CHŒUR

Mais à Massinissa, que faut-il que l'on dise?

SOPHONISBE

Dis-lui que, dans la tombe, où tout s'idéalise,
Si quelque sentiment subsiste chez les morts,
Je pourrai le revoir et l'aimer sans remords.

LA NOURRICE

O torture, ô douleur! je n'y pourrai survivre.
Vivez, je vous conjure, ou laissez-moi vous suivre.

UOFM

SOPHONISBE, pâlie et chancelante.

Il le faut. Quoi, déjà j'entends se rapprocher
Les voix, les pas de ceux qui viennent me chercher.

LA NOURRICE

Je n'entends que le bruit éloigné de l'orage.
Reine, vous vous trompez. Vous changez de visage,
Elle ne parle plus. O grands dieux, qu'est cela?

LE CHŒUR, s'empressant autour de Sophonisbe.

Prenez garde, elle va tomber. Soutenez-la.
Elle se trouve mal, la pauvre jeune reine,
Comme son front est pâle! Elle respire à peine.
Il faut vite l'asseoir, mais faites doucement,
Evitez, évitez tout brusque mouvement.

SOPHONISBE

Laissez-moi, ce n'est rien.

LA NOURRICE

Qu'avez-vous?

LE CHŒUR

La ciguë?

LA NOURRICE

O terreur, achevez. Auriez-vous?

SOPHONISBE

Je l'ai bue.

LA NOURRICE

Femmes, vite, cherchez un remède sauveur.
Cherchez Massinissa, dites-lui qu'elle meurt.

SOPHONISBE

Trop tard, car la ciguë a fini son ouvrage.

LA NOURRICE

O tromperie affreuse, ô criminelle rage!

SOPHONISBE

Regarde cette nef toute noire. Pourquoi
Ce sombre pavillon? Ah! j'oubliais. C'est moi
Qu'ils attendent, c'est moi qui m'en vais.

LA NOURRICE

Malheureuse.
Que voyez-vous?

SOPHONISBE

Dieux! que la mer est ténébreuse!
Et quelle hâte ils ont à dresser les huniers.
Attendez, attendez encore, mariniers!
Je vous rejoins. Restez, vous autres. Qu'il fait sombre!
Je ne distingue plus vos visages dans l'ombre.
Donnez vos mains.

LE CHŒUR

Soutenez-la.

SOPHONISBE

Je meurs, adieu!

Scène V

LES MÊMES, MASSINISSA, SCIPION

Arrive Massinissa, haletant. Il tombe sur le corps de Sophonisbe.

MASSINISSA

Sophonisbe, c'est moi. Morte, morte, grand Dieu!

SCIPION, qui a suivi Massinissa.

On m'a dit le malheur qui t'atteint et te dompte,
Noble Massinissa. Tu peux pleurer sans honte,
Car elle méritait d'épouser un Romain,
L'héroïne au grand cœur qui te donna sa main.
Et moi, pour expier mes torts vis-à-vis d'elle,
Je veux que mon armée entière et fraternelle
Escorte, en gémissant de ton deuil nuptial,
Jusques à son tombeau, la fille d'Asdrubal.

RIDEAU